

SUNDANCE
en compétition

DEAUVILLE
en compétition

Two Lane Pictures et Winner Arts Limited présentent
une co -production Memento Films / Arte France Cinéma

AMES EN STOCK

Un film de **SOPHIE BARTHES**

Avec Paul Giamatti, Emily Watson, David Strathairn



1h41 – USA – 2009 – 35mm – 1,85 – Dolby SRD – visa 120.973

Photos et dossier de presse téléchargeables sur

www.memento-films.com

SORTIE LE 5 MAI 2010

DISTRIBUTION

Memento Films Distribution

9, cité Paradis 75010 Paris

T : 01 53 34 90 20

F : 01 42 47 11 24

distribution@memento-films.com

PRESSE

Laurence Granec & Karine Ménard

5 bis, rue Kepler

75116 Paris

T : 01 47 20 36 66

laurence.karine@granecmenard.com

SYNOPSIS

Paul Giamatti, célèbre acteur américain, est en pleine crise existentielle. Il se cherche, peinant même à trouver le ton juste lors des répétitions de sa prochaine pièce, « Oncle Vania » de Tchekhov.

Il entend alors parler de la « Banque des Ames », laboratoire privé proposant un service des plus intrigants : soulager les patients de leur âme. Leur retirer leur âme, tout simplement, et pourquoi pas la remplacer par une de celles disponibles dans leur catalogue !

Séduit, il décide donc de procéder à l'ablation de son âme. S'en suivent des réactions en chaîne dont il n'imaginait pas l'ampleur...

ENTRETIEN AVEC SOPHIE BARTHES (scénariste, réalisatrice)

D'où vous est venue l'idée extravagante d'un trafic d'âmes dont est victime un acteur ?

Tout est parti d'un rêve étrange que j'ai fait il y a trois ans, après avoir achevé la lecture de « L'homme à la découverte de son âme » de Carl Jung. Il parle de l'erreur qu'il y a chez ses contemporains à négliger l'importance de leur âme en se croyant libres de leurs actes.

Dans ce rêve, je me retrouvais dans la salle d'attente futuriste d'un médecin, une boîte à la main comme tous les autres patients. On nous expliquait que celle-ci contenait l'âme que l'on venait de se faire extraire. Juste devant moi dans la file, il y avait Woody Allen. Lorsque son tour venait, il ouvrait sa boîte et en sortait un pois chiche. Il était furieux : son âme ne pouvait ressembler à ça. Heureusement pour moi, je me suis réveillée avant de voir à quoi ressemblait la mienne (rires). J'en ai parlé à mon compagnon et collaborateur photo, Andrij Parekh et l'histoire a continué à m'obséder jusqu'à ce que j'y voie les prémisses d'un film.

Comment passe-t-on alors du rêve à la réalité ?

Au départ, je pensais transformer l'idée en un scénario pour Woody Allen, mais cela n'était pas réaliste, justement ! Peu de temps après, j'ai vu *American Splendor* et je suis tombée sous le charme de Paul Giamatti. J'ai écrit le film pour lui, sans savoir si le projet pouvait l'intéresser. C'est le hasard qui nous a réunis en 2006 lors du Festival du Film de Nantucket : Paul était là-bas pour remettre un prix à Alexander Payne et quand je lui ai parlé du sujet, il m'a immédiatement donné son accord. A l'époque, il partait sur le tournage de « John Adams », et nous avons dû l'attendre près d'un an.

Une année que vous avez passée à douter, à ronger votre frein ?

Ni l'un ni l'autre : j'ai été acceptée début 2007 au « Sundance Institute » qui prend chaque année six cinéastes sous son aile. J'y ai suivi un atelier d'écriture puis de réalisation, où j'ai eu accès à tout l'équipement technique puis à des comédiens. Pendant un mois, j'ai pu tourner sept scènes de mon film, en faire un montage et le montrer à des professionnels. C'était une chance incroyable, presque miraculeuse : par exemple, Andrew Mondschein qui a monté *Sixième Sens*, était l'un de mes conseillers. Il est tombé amoureux du projet et m'a proposé de travailler sur *Ames en stock* lorsque la production serait lancée.

Quelle est la part de fantasme et d'imaginaire dans le Paul Giamatti que vous mettez en scène ?

Je l'ai imaginé à partir de ce que Paul exprimait dans *American Splendor* et *Sideways* mais tout cela n'est qu'un jeu, un clin d'œil aux spectateurs qui l'aiment. Lorsque l'on passe deux heures dans une salle obscure à regarder des acteurs, on finit par croire qu'on les connaît et qu'ils nous appartiennent. Aux Etats-Unis, l'obsession pour les célébrités est telle que tout le monde veut se les appropier.

Dans la fiction que j'ai élaborée, Paul Giamatti est dans la veine des héros de Woody Allen : l'archétype de l'acteur new-yorkais névrosé, peu sûr de lui et qui porte le poids du monde sur ses épaules. Tout le contraire de Paul Giamatti, le vrai, beaucoup plus cool, tout sauf narcissique, qui a

un humour fin et beaucoup de distance. Je trouve que c'est un comédien qui n'est pas assez reconnu ; il dégage beaucoup d'humanité certainement parce que l'on sent qu'il doute. J'aime aussi le parallèle entre l'âme et l'ego artistique. Le personnage de Paul et celui d'Oncle Vania ont ceci de commun : l'angoisse de la chute et de l'échec.

Non seulement vous offrez à Paul Giamatti LE rôle Allenien par excellence, mais vous vous amusez à le faire jouer comme un pied, lorsqu'il répète « Oncle Vania », privé de son âme !

C'était le moment le plus déliant du tournage et ce sont les seules scènes que nous avons répétées en amont. Comme Paul est très modeste, il pensait n'avoir aucun souci à jouer comme une patate mais craignait de ne pas incarner correctement « Oncle Vania » dans les passages où il est censé être bon comédien. Moi, j'étais anxieuse du contraire mais lors des répétitions, ça a été magique, toute l'équipe pleurait de rires. En fait, lorsque Paul joue Vania de manière outrée, je pense qu'il a inconsciemment imité William Shatner, même s'il m'a juré le contraire (rires).

Le véritable couple du film n'est pas celui de Paul avec son épouse, mais le touchant tandem qu'il forme avec Nina...

L'une de mes obsessions était de ne pas sombrer dans la comédie romantique. Si Paul et Nina étaient tombés amoureux, les producteurs auraient sauté de joie mais pas moi (rires). Leur relation se situe à un autre niveau, plus spirituel : ils partagent des fragments d'âmes. J'ai un faible pour le personnage de Nina parce qu'elle me rappelle mon enfance nomadique. J'ai beaucoup voyagé avec mes parents et le sentiment d'être en transit, d'accumuler des parcelles de lieux et de gens m'a beaucoup influencée au moment de l'écriture.

J'en reviens aussi à Jung parce que Nina représente pour moi la partie féminine que Paul a toujours réprimée en lui. C'est aussi pour cette raison qu'elle a une place prédominante comparée à Claire. Son couple avec Paul est fissuré avant même que les ennuis ne commencent : si leurs liens avaient été plus forts, Paul ne se serait pas débarrassé de son âme sans la prévenir et Claire ne le laisserait pas s'envoler seul pour Saint-Pétersbourg.

Est-ce que *Ames en stock* aurait été envisageable avec une star en tête d'affiche ?

Le problème se pose davantage vis-à-vis d'acteurs qui se prennent trop au sérieux. Paul est dépourvu d'ego et de vanité : il était prêt à tout faire pour que son personnage soit drôle, voire pathétique. De toute façon, si Paul n'avait pas accepté le rôle, mon scénario se serait effondré. J'y avais forcément songé, en me disant que je traduirais l'histoire en français pour approcher Mathieu Amalric !

Lorsque Paul a donné son accord, beaucoup d'obstacles sont tombés. Sa présence a agi comme un aimant auprès d'autres acteurs comme David Strathairn et Emily Watson qui le respectent infiniment. La seule inquiétude de Paul était que le personnage soit trop proche de sa vie, ce qui était parfois le cas puisque je m'étais inspirée notamment de ses interviews. Mais la réécriture du scénario sur ce point a été minime.

Lorsque l'on évoque la notion d'âme, on songe spontanément à son interprétation religieuse, ce qui n'est pas du tout votre angle d'attaque...

Pourtant, le film n'évacue pas la question de la spiritualité. Il y a quelques semaines, j'ai participé à un débat suivant la projection et le Président des rabbins de Long Island m'a dit : « J'adore ! C'est un film très religieux et je vais l'utiliser pour mes sermons ». Chacun est libre de son interprétation, même si, personnellement, je l'inscris dans la psychanalyse. **Ames en stock** porte l'empreinte de Jung : c'était un homme très croyant mais qui ne mélangeait pas la foi et la science. Pour le traitement de ses patients, il se plongeait dans la complexité de l'âme humaine. Il a montré que dans certaines sociétés primitives, des tribus croyaient à la perte de l'âme : elle pouvait alors se réfugier dans un arbre ou un animal, à charge pour le chaman de l'obliger à réintégrer le corps de son propriétaire.

La métaphore du film, c'est d'imaginer l'âme comme un tissu étrange d'émotions, de souvenirs oubliés et de rêves : soit on essaye de l'enrichir, soit on l'abandonne au risque qu'elle s'atrophie. L'homme tend à négliger son âme mais celle-ci revient toujours à la charge, parfois brutalement sous la forme de névrose, de dépression.

Au-delà de son versant humoristique, *Ames en stock* soulève des questions existentielles. Pourquoi avez-vous préféré n'en résoudre aucune ?

C'était très important pour moi que le film ne soit pas dogmatique. Je n'ai pas non plus cherché à définir ce qu'est l'âme, tout simplement parce que je ne le sais pas. Les philosophes n'ont pas cessé de s'y intéresser mais personne n'a réussi à percer son mystère. Je préfère laisser aux spectateurs le soin de s'interroger. Aux Etats-Unis, ça les rend un peu dingues parce qu'ils estiment qu'à dix dollars la place, ils ont le droit à des réponses (rires).

Il y a cependant cette scène où Paul cède à la curiosité d'explorer son âme...

Sauf que la représentation de son âme à l'écran est purement onirique. Dans la démarche psychanalytique, plonger au cœur de l'âme commence par l'analyse des rêves. J'ai d'ailleurs convoqué mes propres rêves d'enfance pour nourrir cette séquence. L'idée initiale était qu'en auscultant son âme, Paul y redécouvre sa partie féminine.

Pourquoi avoir choisi d'intégrer si naturellement au quotidien des éléments de pure science-fiction, comme le cabinet d'extraction des âmes ?

J'aime énormément la tradition surréaliste, le théâtre de Beckett et de Ionesco. Tous jouent de cette science-fiction du quotidien, parce que notre ordinaire est déjà absurde en soi. Le film peut être perçu comme un rêve : tout au long du récit, Paul se réveille plusieurs fois et lorsqu'il se confesse à sa femme, il se plaint de vivre un cauchemar. Lorsque vous vivez aux Etats-Unis, vous nagez chaque jour en pleine science-fiction : si l'extraction d'âme était possible, les gens se

précipiteraient ; il y a une telle obsession du bien-être que cela serait juste une étape logique après la phase « Prozac » (rires).

Depuis quelques années, les responsables du marketing n'arrêtent pas d'accompagner le mot « âme » à n'importe quelle sauce publicitaire. D'ailleurs, lorsque j'ai commencé à écrire le scénario en 2003, le langage était maltraité, notamment par l'administration Bush et sa rhétorique autour de la liberté. J'avais vraiment le sentiment que mon âme était en train de rétrécir ! D'une certaine façon, le désir d'écrire une satire de la société américaine a été influencé par ce contexte.

Vous n'épargnez pas non plus la société russe, avec son lot de mafieux et sa bimbo de soap-opéra !

J'ai toujours adoré la littérature russe, Tchekhov donc et son « Oncle Vania » que j'ai dû lire une vingtaine de fois, mais c'est vrai que j'avais également envie de flirter avec les clichés : l'idée de l'âme russe tourmentée en est un qui s'accordait au ton satirique du film. Après avoir inventé le trafic d'âmes, comme il en existe pour les organes ou la drogue avec les mules, j'ai trouvé que la Russie s'y prêtait parfaitement et l'idée qu'il y ait là-bas un surplus d'âmes convoité par des Américains me séduisait.

Ensuite, Andrij Pareh, le directeur de la photographie, est d'origine ukrainienne et nous avions déjà réalisé ensemble un court-métrage à Kiev. J'ai toujours été attiré esthétiquement par Saint-Pétersbourg qui est la ville des grands poètes russes. J'ai voulu imprimer à cette seconde partie du film un rythme plus contemplatif et mélancolique. Je ne voyais pas comment parler de l'âme sans cela.

Sveta, l'épouse du mafieux, croit s'être implantée l'âme d'Al Pacino parce que c'est le meilleur acteur au monde. Est-ce un appel du pied pour tourner avec lui ?

Je n'y avais même pas songé ! En fait, c'est un clin d'œil au public russe parce que là-bas ils sont fous d'Al Pacino, ils ont des posters de *Scarface* et des dvd pirates de ses films partout. C'est un acteur exceptionnel... et puis, je trouve qu'il y a quelque chose qui sonne bien dans son nom (rires).

Un grand nombre de critiques américains ont comparé *Ames en stock* à l'univers de Charlie Kaufman : est-ce flatteur, agaçant ou erroné ?

Chaque fois que l'on sort un film aux Etats-Unis, on se retrouve compartimenté ou étiqueté de références. Les gens ont du mal à envisager un film pour ce qu'il est. J'ai tout entendu, y compris qu'il s'agissait d'un croisement entre *Dans la peau de John Malkovich* et *Vanilla sky* (rires).

Je crois aussi que le surréalisme déstabilise les Américains, parce que ce mouvement a davantage pris racine en France et en Amérique Latine. Les seuls réalisateurs qui explorent cet univers sont Spike Jonze, Charlie Kaufman et Michel Gondry : lorsque vous arrivez après eux, vous subissez invariablement la comparaison. Par contre, ils ont ouvert la voie à un genre absurde et hors norme, en prouvant que leur singularité n'était pas incompatible avec le succès. Personnellement, je suis davantage influencée par Woody Allen, notamment *La rose pourpre du Caire*, et par le cinéma surréaliste, Buñuel évidemment...

Quelle a été votre plus grande frayeur sur ce premier film ?

Je ne l'ai connue que rétrospectivement, parce que j'avais été apaisée par cette expérience au « Sundance Institute ». Nous n'avions que trente-cinq jours de tournage, je n'avais pas le droit à l'erreur donc il fallait que tout soit pensé. Avec Andrij, nous avons élaboré en amont le traitement visuel et défini une palette de couleurs pastel, notamment à partir des travaux de Francis Bacon et des photos de Deborah Turbeville.

J'ai eu la chance d'avoir une équipe de production parfaitement organisée, sécurisante. C'est important, surtout lorsque vous réalisez au premier jour de tournage que vous avez bel et bien Paul Giamatti dans le cadre (rires). C'est après-coup que je me suis rendue compte de l'ampleur du

défi pour un premier film : tourner en 35 mm, dans deux pays, avec autant d'acteurs connus... j'étais vraiment folle.

Si le rêve ou plutôt le cauchemar devenait un jour réalité, de quelle personnalité désireriez-vous louer l'âme ?

Je sais que Paul voudrait tester l'âme de Winston Churchill, ne serait-ce que parce qu'il adorerait l'incarner à l'écran. Du coup, je me sens moins seule ou bizarre lorsque je pense spontanément à un autre politicien : Henry Kissinger !

NOTES DE PRODUCTION

LE SONGE D'UN FILM RÊVÉ

Si tout commence par un rêve délirant, le chemin qui mène Sophie Barthes à la réalité de son premier long métrage passe par une étape décisive : le Festival du Film de Nantucket 2006. Elle y gagne le concours de scénario et la confiance de Paul Giamatti, pour lequel ***Ames en stock*** avait été écrit sur mesure. « J'ai adoré l'humour discret et le ton pince-sans-rire avec lesquels Sophie a développé le point de départ délirant de son scénario », explique l'acteur, tout juste auréolé du succès de *Sideways*. « Le sujet est à la fois ancré dans le monde réel et lui échappe complètement. Il y a comme un vent de folie douce qui souffle sur cette histoire ». Une opinion en parfaite symbiose avec la source d'inspiration de la réalisatrice : le théâtre de l'absurde où se mêlent sans complexe comédie, satire, ironie, mélancolie et tragédie.

L'engagement de Paul Giamatti est artistique et financier. Via « Touchy Feely Films », la maison de production qu'il a créée avec son épouse Elizabeth et Dan Carey, ***Ames en stock*** prend un envol inespéré. Avec le partenaire de ses débuts, le directeur de la photographie Andrij Parekh, Sophie Barthes s'attelle à la conception visuelle qu'elle sait ambitieuse pour un premier film. « Lorsque nous nous sommes retrouvées à New York, Sophie avait collecté un nombre impressionnant de photographies et de peintures illustrant l'ambiance de son scénario. Tout cela nous a donné une vision très claire et brillante de la façon dont elle envisageait son film », se souvient Elizabeth Giamatti. Une vision qui séduit Paul Mezey et Jeremy Kipp Walker, à la tête de « Journeyman Pictures », au point de s'associer avec « Touchy Feeely Films » pour la production.

Paul Giamatti indisponible pendant un an, pour cause de tournage, l'aventure ***Ames en stock*** ne s'arrête pas pour autant : le projet de Sophie Barthes séduit le « Sundance Institute » qui la sélectionne en janvier 2007 pour son atelier d'écriture puis en juin pour l'atelier de réalisation. Une double opportunité en or pour la jeune cinéaste : peaufiner son scénario puis en filmer plusieurs scènes et parfaire son carnet d'adresses. C'est ainsi qu'elle et Andrij sympathisent avec quelques uns... de leurs futurs collaborateurs sur le film : Andrew Mondschein, monteur attitré de Sidney Lumet, Eric Lahey qui dessinera la pièce d'extraction des âmes et Tracy McKnight qui leur présente Dickon Hinchliffe, fondateur du groupe « Tindersticks », qui signera la musique.

Pour Sophie Barthes et Andrij Parekh, c'est l'aboutissement d'une nouvelle étape dans leur collaboration, après deux courts-métrages et un documentaire pour l'UNICEF. « Depuis quelques années, nous partageons la même sensibilité qu'il s'agisse de cinéma, de peinture ou de photographie », explique Andrij. « Nous avons trouvé le juste équilibre entre divergences et connivence. En dépit de rôles très distincts sur le tournage, ***Ames en stock*** est notre film ».

PAUL ET SES ÂMES SŒURS

A l'hiver 2007 – 2008, le scénario est parachevé et le financement bouclé par une coproduction française qui réunit Memento Films et Arte France Cinéma. L'heure est venue de trouver les âmes entourant Paul Giamatti et c'est Daniel Swee, directeur de casting théâtre et cinéma (*The hours*) qui se lance. « Le ton si particulier du film devait être la pierre angulaire d'une distribution à la fois cohérente et inspirée », raconte ce dernier. « Notre objectif était de privilégier l'authenticité : nous avons cherché de véritables artistes russes et non pas des acteurs américains « interprétant » des Russes. Ce casting nous a conduits dans certaines communautés de New York, Los Angeles aussi bien qu'à l'étranger ».

C'est ainsi que l'on retrouve aux côtés de Paul Giamatti une distribution surprenante et hétéroclite : David Strathairn, en médecin farfelu et qui fut déjà le partenaire de Paul sur scène dans une pièce de... Tchekhov ; Dina Korzun, l'une des grandes figures du Théâtre de Moscou qui incarne la « mule » convoyeuse d'âmes ; la canadienne Katheryn Winnick dans la peau d'une bimbo russe ; Lauren Ambrose en secrétaire médicale compréhensive, dont les fans de « Six feet under » gardent un souvenir ému ; enfin l'anglaise Emily Watson, révélée par *Breaking the waves*, qui joue l'épouse infortunée de Paul Giamatti.

UN HIVER A NEW YORK

L'équipe au complet, le tournage prévu pour à peine plus d'un mois peut commencer. Première étape : New York. Mais pas n'importe lequel, celui qui est loin des cartes postales et à l'image du film, à mi-chemin entre réalisme et fantastique. « Sophie et moi avons eu plus d'un an pour préparer ce film et nous avons bénéficié des enseignements du 'Sundance Institute' », commente Andrij Parekh. « Comme nous vivons à New York, nous en avons profité pour lister à l'avance tous les endroits où nous souhaitions filmer. Nous avons aussi réuni tous nos documents de travail, tableaux et photos, dans un classeur qui a servi de bible esthétique au film ».

Les anciens baraquements d'Ellis Island accueillant les immigrés, une école élémentaire de Brooklyn laissée à l'abandon, la côte hivernale de Brighton Beach, le tramway aérien de Roosevelt Island surplombant l'East River : autant de décors insolites qu'Andrij Parekh s'ingénie à transfigurer pour créer l'atmosphère de ***Ames en stock***. « J'ai un penchant pour le naturalisme donc je cherche toujours dans l'espace du décor les éléments qui vont permettre au scénario ou au story-board de prendre vie », précise le directeur de la photographie. « Ce que l'on peut faire d'un lieu dépend de la créativité de chacun. Si je prends l'exemple de l'école abandonnée, elle est devenue le lieu du stockage des âmes grâce à l'imagination de Elizabeth Mickle, la chef décoratrice ».

Confirmation enthousiaste de l'intéressée : « Donner vie à un scénario aussi complexe, avec un budget relativement faible, requiert beaucoup d'ingéniosité et de débrouillardise, comme de fabriquer à la main des objets futuristes à partir de pièces de quincaillerie ou de bénéficier des dons de fournisseurs. Avec le concours de chaque département, nous avons abouti tous ensemble à parfaire un style visuel

unique. **Ames en stock** reste pour moi l'exemple parfait de ce qui peut être accompli lorsque l'on unit créativité, passion et collaboration au-delà des considérations budgétaires ».

L'ÉPOPÉE RUSSE

Après New York, direction Saint-Pétersbourg où se déroule la seconde partie du film. Pour Sophie Barthes, amoureuse de l'Europe de l'Est et fervente lectrice d'Akhmatova et Gogol, la « ville des poètes » se prête admirablement à la quête tragi-comique de Paul. Là encore, elle et Andrij ont défriché le terrain en visitant la ville durant l'été 2005. Mais lorsque l'équipe débarque, on est en plein mois de février et le baromètre tutoie les -12°. « Ce ne sont pas vraiment des conditions de tournage idéales mais nos partenaires sur place ont été prodigieux », renchérit le producteur Jeremy Kipp Walker. « Et puis, Saint-Pétersbourg a une architecture incroyable, entièrement bâtie sur une série de canaux. Cette ville illustrait parfaitement le scénario de Sophie et a conféré au film l'ambiance qu'elle recherchait ».

Après la fin du tournage et l'étape du montage, Dickon Hinchliffe se charge de l'enrobée musicale. Et question atmosphère, le compositeur connaît sa partition, après une longue collaboration avec Claire Denis. « J'écris toujours la musique d'un film à partir du scénario avant de voir les images », explique Dickon. « Les instruments qui sont entrés en compte sont principalement la harpe, le vibraphone, le célesta, les cordes et l'orgue. Au final, c'est une musique qui est à l'image du film : en équilibre entre l'absurdité, l'humour qui émaillent le périple des personnages et le regard plus troublant que **Ames en stock** porte sur la société moderne ».

DERRIERE LA CAMERA

• **SOPHIE BARTHES (scénariste, réalisatrice)**

Née en France, Sophie Barthes a vécu une enfance nomade en suivant ses parents au Moyen-Orient puis en Amérique du Sud. A 11 ans, elle découvre, émerveillée, *La rose pourpre du Caire*, et dévore, lors de ses vacances d'été en France, les comédies des années 50, 60 et 70. Sa passion pour l'image la conduit en 1999 à déménager pour New York, où elle compte suivre la voie documentaire.

Inscrite à l'université de Columbia, Sophie Barthes y suit un programme spécifique qui combine politique internationale, dans la section School of International and Public Affairs, et réalisation de documentaires. Son éducation cinéphile la pousse à suivre en parallèle les classes d'une école privée de cinéma (Film School), où elle apprend tout de Bergman et de La Nouvelle Vague. Tout en continuant l'apprentissage du documentaire, elle multiplie les cours de théorie et d'écriture sur le 7^e Art.

Après son diplôme, elle se lance dans le court-métrage et rencontre Andrij Parekh, qui devient son compagnon et son partenaire artistique. Ils partent ensemble au Yémen réaliser un documentaire pour l'UNICEF sur les programmes d'éducation et de santé dont bénéficient les femmes. Ensuite, ils signent leur premier court, *Zimove Vesilya*, un drame qu'ils tournent en Ukraine, puis un second baptisé *Happiness* qui se déroule à New York.

Dans ce dernier, il y est question d'une boîte énigmatique (déjà !) renfermant le secret du bonheur qu'une ouvrière espère découvrir. Présenté à Sundance en 2007, *Happiness* fait avec succès le tour de soixante-dix festivals, lauréat entre autres du Showtime Tony Cox Award du Meilleur Scénario à Nantucket et du Prix du Meilleur Court-Métrage de Fiction au Palm Springs ShortFest.

Ames en stock est son premier long métrage et Sophie Barthes fait d'ores et déjà partie des vingt-cinq nouveaux talents du cinéma indépendant cités par « Filmmaker Magazine ».

DEVANT LA CAMERA

• PAUL GIAMATTI (Paul Giamatti)

Né le 6 juin 1967 à New Haven, dans le Connecticut, Paul Giamatti est le fils d'une actrice et d'un professeur de littérature de Yale. C'est dans cette université qu'il poursuit de brillantes études, avec à la clé un diplôme d'anglais et d'art dramatique. La passion du théâtre l'entraîne à suivre les tournées de productions régionales de Seattle à San Diego jusqu'à Broadway. C'est à 24 ans qu'il débute au cinéma dans *Coupable*, un thriller de série B avec Rutger Hauer.

Au cours des huit années suivantes, il tourne sous la direction des plus grands noms du cinéma mais, étrangement, aucun d'eux ne lui confie des rôles d'importance : il apparaît dans *Singles* de Cameron Crowe, *Sabrina* de Sydney Pollack, joue un agent du FBI pour Mike Newell (*Donnie Brasco*), console Julia Roberts dans *Le mariage de mon meilleur ami*, gère la régie du *Truman Show* de Peter Weir, s'engage dans l'armée pour Spielberg (*Il faut sauver le soldat Ryan*) et tourne même deux fois pour Woody Allen (*Maudite Aphrodite*, *Harry dans tous ses états*).

Les rôles commencent à s'étoffer à partir de 1999 avec l'étourdissant *Man on the moon*, où il incarne le meilleur ami de l'insaisissable Andy Kaufman puis *Duos d'un jour* avec Gwyneth Paltrow ou encore le perturbant *Storytelling* de Todd Solondz. Mais ce que le cinéma peine à lui offrir, le théâtre le lui rend au centuple : Paul Giamatti triomphe à Broadway dans « Les trois sœurs » de Tchekhov, « Le marchand de glace est passé » d'Eugene O'Neill et off-Broadway avec « La résistible ascension d'Arturo Ui » aux côtés d'Al Pacino.

2003 marque enfin le tournant attendu et mérité : dans le grinçant *American Splendor*, il décroche le rôle principal, celui d'Harvey Pekar scénariste de comics. Le succès critique est au rendez-vous et le talent de Paul Giamatti (re)découvert. L'année suivante, c'est la consécration grâce à *Sideways*, petit bijou d'humanisme signé Alexander Payne. Irrésistible en écrivain raté sur la route des vins californiens, l'acteur décroche entre autres l'Indépendant Spirit Award du Meilleur Acteur et sa première nomination au Golden Globe.

Depuis, sa notoriété et sa cote de sympathie ne cessent de grimper : il prête son timbre inimitable aux personnages de *Robots* et *Lucas, fourmi malgré lui*, obtient sa première nomination aux Oscar – pour le Meilleur Second Rôle – avec l'émouvant *De l'ombre à la lumière*, s'amourache d'une nymphe aquatique (*La jeune fille et l'eau*) et mitraille sans pitié Clive Owen (*Shoot'Em Up*). Après un nouveau triomphe, télévisé cette fois, dans le rôle titre de la mini série historique « John Adams » (Emmy Award et Golden Globe 2008 du Meilleur Acteur), Paul Giamatti, récemment à l'affiche de *Duplicity* aux côtés de Julia Roberts, pouvait-il rêver meilleur hommage que jouer à l'écran... Paul Giamatti ? C'est chose faite avec *Ames en stock*, même s'il y perd son âme !

- **DAVID STRATHAIRN (Docteur Flintstein)**

Né le 26 janvier 1949 à San Francisco, David Strathairn est le fils d'un physicien renommé et affiche une double origine, écossaise et hawaïenne. Lorsqu'il intègre le Williams College pour y suivre des cours de comédie, il se lie d'amitié avec un certain John Sayles qui jouera plus tard un rôle déterminant dans sa carrière. Mais sitôt son diplôme en poche, il s'envole rejoindre son grand-père en Floride et y découvre les joies... du cirque ambulant ! Pendant six mois, il sillonne les routes et se produit chaque soir dans un numéro de clown. Nomade dans l'âme, il se trouve un pied-à-terre à New York mais parcourt chaque été les Etats-Unis pour jouer dans des théâtres locaux. C'est durant l'une de ses « escapades » estivales qu'il retrouve John Sayles, alors apprenti cinéaste. En 1980, ils tournent ensemble leur premier film, *Return of the Secaucus Seven*, chronique dramatique d'une réunion entre anciens amis étudiants.

Paradoxalement, David Strathairn enchaîne les films avec une régularité impressionnante mais reste longtemps cantonné aux seconds rôles anodins (*Le mystère Silkwood*, *Comme un chien enragé*, *Memphis Belle*). C'est grâce à John Sayles, avec lequel il a tourné deux autres films (*Matewan* en 1987 et *City of hope* en 1991), qu'il attire l'attention des critiques dans *Passion fish* avec Mary McDonnell. La même année, en 1992, il figure aussi au générique de deux blockbusters, *Les experts* et *Une équipe hors du commun*. Pour autant, il continue à hériter de rôles de faire-valoir : frère DE Tom Cruise dans *La firme*, mari DE Meryl Streep descendant *La rivière sauvage*, père DE Jennifer Jason Leigh dans *Dolorès Clairborne*.

Il n'y a que le fidèle John Sayles pour le propulser de nouveau en tête d'affiche du remarquable et sous-estimé *Limbo*, sélectionné à Cannes en 1999. Guest-star pour trois épisodes des « *Sopranos* », acteur dans quelques téléfilms, David Strathairn aurait pu se contenter d'une brillante carrière théâtrale si un certain George Clooney ne l'avait débauché en 2005 pour son *Good night, and good luck*. Dans la peau du journaliste Edward R. Murrow, dénonçant l'infamie du McCarthyisme, l'acteur y est tout simplement époustouflant. La profession se pâme avec raison : Coupe Volpi au Festival de Venise, nominations au Golden Globe et à l'Oscar du Meilleur Acteur etc.

Depuis, on l'a revu aussi à l'aise chez Wong Kar-Wai (*My blueberry nights*) que dans le tonitruant *La vengeance dans la peau*. Avec *Ames en stock*, c'est l'occasion de découvrir un David Strathairn inédit, comique pince-sans-rire. Le registre clownesque est peut-être pour bientôt...

- **DINA KORZUN (Nina) :**

Née le 13 avril 1971 à Smolensk (Russie), Dina Korzun s'oriente très tôt vers des études artistiques, joignant le geste gracile de danseuse classique à la parole théâtrale. Après quatre ans d'études dans la prestigieuse Ecole d'Art Dramatique de Moscou (MXAT), elle intègre entre 1996 et 2000 la troupe du Tchekhov Moscow Art Theatre. Elle s'illustre alors dans les plus grandes pièces du répertoire : « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare, « L'orage » d'Alexandre Ostrovski, « I Can't Imagine Tomorrow » de Tennessee Williams.

En toute logique, le cinéma se penche sur le berceau de cette comédienne protéiforme et en 1998, Valery Todorovsky la fait tourner dans *Les silencieuses*, un polar insolite où elle incarne une jeune femme sourde et dérangée. Sa performance est saluée par de nombreux prix, dont le Nika Award de la Meilleure Actrice, équivalent russe des Oscar. Après la comédie *President I Ego Vnuchka*, Dina enchaîne avec le bouleversant *Transit Palace* : sous la caméra de Paweł Pawlikowski, elle incarne Tanya, mère courage bloquée avec son fils dans un centre de détention anglais pour clandestins. Le film gagne une renommée internationale et lui vaut une nouvelle pluie de récompenses à travers les festivals (Bratislava, Gijón, Londres, Thessalonique).

Après un passage à la télévision russe dans l'ambitieuse série « Zhenskiy Roman », où elle tient le rôle principal, l'actrice découvre le cinéma indépendant américain avec *Forty Shades of Blue* d'Ira Sachs. Cette chronique mélancolique obtient le Grand Prix du Jury à Sundance et vaut à Dina Korzun sa première nomination aux Independent Spirit Awards. Héroïne du dernier film de Christian Carion (*L'affaire Farewell*) avec Guillaume Canet, elle illumine de toute sa singularité **Ames en stock** en voleuse d'âmes paumée.

- **EMILY WATSON (Claire)**

Née le 14 janvier 1967 à Islington (Angleterre), Emily Watson grandit dans un milieu privilégié entre un père architecte et une mère professeur d'anglais. Après trois ans d'études en littérature anglaise à Bristol, elle se voit refuser l'entrée d'une école d'art dramatique ! Quelques petits boulots plus tard, elle récidive, cette fois avec succès puis tient sa revanche en intégrant en 1992 l'illustre Royal Shakespeare Company. C'est lors d'une représentation de « *The Children's Hour* » que le hasard s'en mêle : Lars von Trier est dans la salle et vient de trouver la Bess McNeill de son *Breaking the waves*. Pour son premier rôle, celui d'une épouse dévote et dévouée à son mari, Emily Watson gagne neuf récompenses de par le monde plus une nomination à l'Oscar et au Golden Globe de la Meilleure Actrice. La sélection du film à Cannes et le Grand Prix du Jury qu'il décroche exposent en outre l'actrice à la scène internationale.

Dès lors, les propositions affluent (elle a failli être Bridget Jones et Amélie Poulain) mais elle privilégie les projets exigeants ou les coups de cœur. On la retrouve aussi bien dans les petits films intimistes (*Metroland*, *la Défense Loujine*), l'univers excentrique d'Alan Rudolph (*Trixie*) que dans des mélodrames d'époque (*The Boxer* où elle séduit Daniel Day Lewis et épouse la cause de l'IRA, *Angela's Ashes* d'Alan Parker). Son incarnation de la violoncelliste Jacqueline du Pré dans *Hilary and Jackie* est de nouveau saluée par la critique et par une seconde nomination à l'Oscar et au Golden Globe de la Meilleure Actrice.

Après le début des années 2000, Emily Watson se fait plus rare sur les écrans, menant de front une belle carrière sur la scène londonienne (notamment « *La nuit des rois* » mis en scène par Sam Mendes). Son goût de l'éclectisme demeure cependant intact : elle est parfaite en soubrette dans le brillant *Gosford Park* d'Altman, en mystérieuse objet du désir d'Adam Sandler dans *Punch-drunk love* ou dans l'univers futuriste de l'angoissant *Equilibrium*.

Après avoir tutoyé Hannibal Lecter (*Red dragon*), épousé un acteur loufoque (*Moi, Peter Sellers* lui vaut sa troisième nomination aux Golden Globe), affronté les squelettes en folie de Tim Burton (elle prête sa voix à la douce Victoria dans *Les Noces funèbres*) et s'être chapeautée à la mode victorienne (*Miss Potter*), que peut-il encore lui arriver ? Participer au casse-tête *Synecdoche, New York* de l'inénarrable Charlie Kaufman et se retrouver au lit avec un mari qui a loué l'âme d'une prétendue poétesse russe dans ***Ames en stock***. Qui dit mieux ?

LISTE ARTISTIQUE

PAUL GIAMATTI	Paul Giamatti
DAVID STRATHAIRN	Docteur Flintstein
DINA KORZUN	Nina
EMILY WATSON	Claire
KATHERYN WINNICK	Sveta
LAUREN AMBROSE	Stephanie

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	SOPHIE BARTHES
Scénario	SOPHIE BARTHES
Producteurs	ANDRIJ PAREKH, DAN CAREY, ELIZABETH GIAMATTI, PAUL MEZEY & JEREMY KIPP WALKER
Photographie	ANDRIJ PAREKH
Décors	ELIZABETH MICKLE
Costumes	ERIN BENACH
Montage	ANDREW MONDSHEIN
Casting	DANIEL SWEET
Musique	DICKON HINCHLIFFE
Une production	JOURNEYMAN PICTURES, TOUCHY FEELY FILMS
En coproduction avec	MEMENTO FILMS & ARTE FRANCE CINEMA